

Brock Cole
Boucs émissaires



Le livre

À la colonie, les autres trouvaient cela vraiment très drôle, de les laisser tous les deux seuls sur l'île aux Boucs, nus, pour la nuit. Lui n'était pas très costaud. Elle ne savait pas nager.

Ce qui n'était pas prévu, c'est que Laura et Howie s'échapperaient. Sans argent, sans vêtements, sans nulle part où se réfugier, et ne pouvant compter que l'un sur l'autre.

Maintenant, la police, leurs parents, tout le monde les cherche. Eux, ils se sont trouvés.

« Un apport majeur à la littérature jeunesse. »

The Horn Book

L'auteur

Brock Cole est né un an avant que ne commence la seconde guerre mondiale, dans une petite ville du Michigan. « Je crois que j'ai toujours eu quelque chose d'un explorateur, même si mes explorations ne m'ont jamais mené bien loin... » Brock Cole a fait un doctorat de philosophie à l'Université du Minnesota et a enseigné pendant plusieurs années à l'Université du Wisconsin. Il s'est essayé à son premier livre pour enfants à l'âge de trente-sept ans. « Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours souhaité être ou peintre, ou écrivain. C'est peut-être parce que je n'arrivais pas à me décider que j'ai mis tellement de temps avant de démarrer. Ce qui est formidable avec le fait d'écrire et d'illustrer des livres pour enfants, c'est que finalement je n'ai jamais eu à choisir... »

Brock Cole

Boucs émissaires

Illustrations de l'auteur

Traduit de l'américain par Michèle Poslaniec

Médium poche

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e



Pour Susan



L'île

Quand il revint sur la plage avec du bois pour le feu, Bryce le saisit par-derrière. Le bois tomba et s'éparpilla.

— Ça va, Bryce. Arrête ! dit-il en essayant de prendre un ton indifférent, même un peu blasé.

Bryce lui tira les coudes en arrière jusqu'à les faire presque se toucher. Le garçon chercha un regard compatissant mais les autres détournèrent la tête du côté du lac, ou levèrent les yeux vers les arbres ombrageant la plage.

— Alors ! lança Bryce. Faut que ce soit moi qui fasse tout ?

D'abord personne ne bougea, puis un des gars, Murphy, haussa les épaules et vint s'agenouiller devant lui, fronçant les sourcils d'un air de ne pas aimer ce qu'il avait à faire.

– Oh non ! s'écria le garçon.

Murphy lui baissa son short. Le garçon tomba à genoux. Bryce lui retira son polo, un polo neuf, portant sur le devant l'emblème de la colonie du Grand Pin. Un autre s'assit sur ses jambes pendant qu'on lui enlevait ses chaussures et ses chaussettes. Puis on le laissa partir. Il se sauva en crabe, à quatre pattes, vers une touffe de roseaux et tomba sur le flanc. Il avait du mal à respirer.

– Allons, Howie ! cria Murphy, c'est toi le bouc. Tu piges ?

Le garçon se pelotonna et ferma les yeux, dans l'attente de la fin du monde.

– À mon avis, il ne pige pas, dit Murphy.

Le garçon ne bougea pas. Il entendit le bruit des canots qu'on poussait dans l'eau. Il y eut un claquement de pagaies et un gros plouf. Quelqu'un rit.

– Vous croyez qu'on peut le laisser ? dit Murphy à voix plus basse.

Personne ne lui répondit.

Lorsque le garçon fut certain qu'ils étaient partis, il se redressa. Ses bras lui faisaient mal. Ses lunettes

avaient été tordues. Il les ôta, redressa une branche et les remit. Ses mains tremblaient.

La nuit commençait à tomber, il ne voyait plus les canots. De l'autre côté du lac, il y avait de la lumière dans le hangar à bateaux. Il apercevait les mâts qui se balançaient dans la rade. Ils paraissaient très loin.

– Zut, dit-il tout bas.

Il ne savait pas ce qu'il était censé faire ensuite. On ne lui avait rien dit. Il ne comprenait pas pourquoi on lui avait pris ses vêtements en le laissant seul sur l'île. Un autre que lui aurait sans doute su quoi faire, mais pas lui. Il était toujours hors du coup.

Les moustiques commençaient à piquer. Il avait bien du répulsif sur le visage et les jambes, mais pas ailleurs. S'il avait imaginé ce qu'ils projetaient de lui faire, il aurait caché un flacon quelque part en allant chercher du bois.

Il se leva lentement et enleva le sable et les aiguilles de pin qui collaient à sa peau. Il ne s'était jamais trouvé tout nu en plein air, et l'impression d'être exposé à tout était pire une fois debout. Il eut envie de se remettre accroupi dans les roseaux, mais se retint et se mit en marche. Il devait bien y avoir quelque chose à faire.

Ce fut un soulagement de trouver un sentier qui montait vers le centre de l'île. Sous le couvert des

arbres, il se sentait moins vulnérable. Il aurait voulu que l'obscurité fût totale. Il n'avait jamais eu peur du noir.

En haut de l'île se trouvait un abri en bois et en treillage recouvert de toile. Il s'arrêta à l'entrée de la clairière, l'oreille aux aguets. Il n'entendit que le bruit des feuilles et celui des vagues sur le rivage en contrebas. Il traversa la clairière au pas de course et mit la main sur le loquet de la porte, impatient de se trouver entre quatre murs.

Il ne s'attendait pas à ce que quelqu'un lui dise, de l'intérieur :

– Va-t'en !

Il décala, mais il n'avait absolument nulle part où aller. Alors il prit une profonde inspiration et revint à pas comptés vers la porte. Il s'assit sur les marches de façon à cacher sa nudité. À l'intérieur, quelqu'un pleurait. On aurait dit une fille. C'était des sanglots étouffés.

– Hé ! dit-il.

– J'ai dit va-t'en !

– Je ne peux pas. Ils m'ont pris mes vêtements.

Il attendit, mais il n'y eut pas de réponse.

– Les moustiques n'arrêtent pas de me bouffer.

Toujours pas de réponse, mais un léger frottement de pieds, puis le loquet qu'on libérait. Lorsqu'il

poussa la porte, quelque chose de noir et d'informe se sauva dans un coin. Il ne savait pas quoi faire. Il était content qu'il fasse sombre à l'intérieur.

– Ont-ils laissé quelque chose ? demanda-t-il finalement.

– Il y a des sandwiches et des trucs sur la table.

– Je veux dire des couvertures ou des vêtements ?
Je suis gelé.

– Il n'y a qu'une couverture.

Et c'est elle qui l'a, pensa-t-il. Il alla à tâtons jusqu'à la table au milieu de la pièce et passa la main dessus. Il y avait un paquet enveloppé de plastique, une boîte d'allumettes, et quelque chose qui ressemblait à une bougie. Il laissa la table et se dirigea vers le coin le plus éloigné de la fille. Il y trouva un lit avec un matelas nu et humide, et un gros oreiller sentant le moisi. Il s'assit sur le lit en mettant l'oreiller sur ses genoux.

– Qu'allons-nous faire ? demanda-t-il.

– Rien. Rester là.

– Ils vont sans doute revenir demain matin.

– Je sais.

Il se demanda comment ça se passerait. Vendraient-ils en douce pour essayer de les épier à travers le treillage, ou bien danseraient-ils autour d'eux en poussant des cris de sauvages ? Il ne savait pas ce

qui se passait dans leurs têtes. Parfois il croyait savoir, mais il se trompait toujours.

– Eh ! Il y a une bougie. Je vais l’allumer.

– Non.

– Je suis gelé, je te dis.

Retenant l’oreiller devant lui, il retourna vers la table et s’appuya contre elle pour garder l’oreiller en place pendant qu’il allumait la bougie.

Elle était tapie par terre, enveloppée dans une vieille couverture de l’armée, la tête tournée pour qu’il ne puisse pas la voir, les cheveux défaits et pendouillants. Il se demanda si elle était nue sous la couverture. Probablement. C’était ça, la plaisanterie ! Bryce s’était dit qu’ils se sauteraient dessus, s’ils n’avaient pas de vêtements.

Il tint ses mains au-dessus de la bougie. La flamme le brûla sans le réchauffer. Sur la table, près des sandwiches, il y avait un paquet de cartes à jouer. C’était le jeu cochon qu’Arnold Metcalf montrait à la ronde. Il ne les avait jamais regardées, ne voulant pas qu’on sache que ça l’intéressait. À présent, il n’avait plus envie de les voir. La carte du dessus montrait un homme et une femme imbriqués l’un dans l’autre. C’était à peu près aussi intéressant que l’image d’un dentiste au travail.

Bryce était fou.

Arnold Metcalf et Murphy aussi... Ils étaient tous fous. Inutile d'essayer de deviner ce qui se passait dans leurs têtes de fous. Inutile et fatigant. Il se réfugia sur le lit où il se rassit en tenant toujours l'oreiller devant lui.

– J'ai l'impression que nous sommes les boucs émissaires, dit-il, espérant qu'elle pourrait lui expliquer ce qui leur arrivait.

– Et alors ?

– Alors rien.

Elle ne le regardait toujours pas, mais il la reconnaissait, à présent. Il ne se rappelait pas son nom. C'était l'un des « vrais boudins ». Bryce avait classé les filles en reines, princesses, boudins et vrais boudins. Bryce n'aurait jamais dû l'appeler ainsi. Il n'aurait jamais dû appeler personne ainsi, vu que lui-même ressemblait tant à un gros boudin rose. N'empêche que cette fille avait tort de porter ces grandes lunettes à la mode, avec des yeux si mauvais. Si on a de gros verres, ils paraissent d'autant plus épais qu'ils sont grands. Son ophtalmologiste aurait dû le lui dire.

Il commençait à avoir faim. Il se demanda si c'était prudent de manger les sandwiches, et il se dit que non. Ils y avaient peut-être mis un dopant quelconque.

– Je croyais qu'on devait pique-niquer, dit-il en essayant de rire. Nous avons apporté des hot dogs et tout.

Il se rappela avoir dit aux autres qu'il n'y avait pas assez de hot dogs. Il avait même discuté là-dessus comme s'il avait été le seul à savoir compter ! Bryce avait acquiescé en disant qu'ils avaient de la chance d'avoir un type aussi intelligent parmi eux. Quel imbécile il était !

– Que t'a-t-on dit ? demanda-t-il.

Elle sortit un bras maigre et brun et tira sur un bout de treillage pourri au-dessus d'elle.

– On m'a dit que Julie Christiansen serait le bouc émissaire. On était censées se baigner sans rien, puis on devait la perdre en sortant de l'eau.

Il ne savait pas quoi dire. Elle était encore plus bête que lui d'avoir cru que Julie Christiansen pourrait être le bouc émissaire. Il se demanda pourquoi elle racontait une histoire qui la faisait paraître aussi idiote.

– Je croyais qu'on m'aimait bien, dit-elle en se remettant à pleurer.

– Eh ! dit-il.

– Tais-toi !

Il se tut. Il commençait à avoir réellement froid. Il claquait des dents et il sentait la chair de poule sur ses bras.

Il considéra le sommet de la tête de la fille dans la faible clarté de la bougie, tentant de deviner quel genre de personne elle était.

– J’ai très froid, dit-il. Ça t’ennuierait de partager la couverture ? Peut-être que nous pourrions trouver quelque chose pour la couper.

Elle le regarda pour la première fois. Ses lunettes lui faisaient des yeux très petits et rapprochés. Il lut, dans ces yeux, de la haine. Alors il n’insista pas.

Il y avait une cheminée à un bout du cabanon, sans bois, mais il pouvait en ramasser dehors ainsi que des pommes de pin. Il pouvait faire du feu. Il pouvait utiliser les cartes d’Arnold pour l’allumer, mais il ne savait pas comment il tiendrait l’oreiller en même temps.

– Comment vas-tu faire demain ? demanda-t-il au bout d’un moment.

Elle haussa les épaules, en arrachant un grand morceau du treillage. Il aurait préféré qu’elle ne fasse pas cela. Il y avait déjà bien assez de moustiques à l’intérieur.

– Je veux dire, crois-tu que nous devons nous comporter comme si c’était une plaisanterie ou quoi ?

Elle se remit à pleurer. C’était affreux d’être obligé de rester assis là à la regarder pleurer.

– Et... dit-il avec précaution, en essayant de trouver les mots qui la calmeraient. Et si nous n'étions pas là quand ils reviendront ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Où irions-nous ?

– Si nous traversons à la nage ? Nous pourrions retourner à la colonie en cachette, prendre des vêtements, puis faire comme si de rien n'était.

– C'est idiot. Il y a des kilomètres à nager.

– Je parie que je peux les faire.

Il commençait à se réjouir de son idée. Pas une seconde il ne pensait pouvoir la réaliser, mais c'était bon à imaginer pourtant. Il voyait déjà la tête que feraient ces imbéciles, quand il arriverait pour prendre son petit déjeuner mine de rien. Ils voudraient savoir comment il était revenu, mais seraient incapables de le lui demander. Et il se bornerait à leur dire quelque chose de spirituel à propos des œufs. Il dirait : « Eh ! j'ai déjà eu cet œuf-là hier », ou quelque chose comme ça.

– C'est une idée idiote, et d'ailleurs, je ne sais pas bien nager.

– Écoute. Il y a une grosse branche sur le rivage. Je l'ai vue quand je cherchais du bois pour le pique-nique. Nous pourrions la pousser dans l'eau et monter dessus.

– Non, je ne veux même pas en parler.

Son nez coulait et elle n'avait rien d'autre que ses doigts pour se moucher.

— Bon, dit-il, je vais faire du feu. Veux-tu m'aider ?

Elle se remit la couverture par-dessus la tête. Il pouvait mourir de froid, elle s'en moquait ! Il marcha de côté jusqu'à la porte en gardant l'oreiller devant lui pour le cas où elle aurait essayé de regarder.

Dehors, il faisait très noir. Il entendit les moustiques tourner autour de lui. Leurs ailes fines effleuraient sa peau nue. Il laissa l'oreiller sur les marches et essaya de faire vite. Il se protégeait des insectes tout en cherchant les pommes de pin avec les pieds. Il ne pouvait pas en ramasser beaucoup à la fois. Il lui faudrait faire trente-six voyages, à moins de trouver quelque chose de plus gros comme combustible.

Quand il entendit le bruit, il lâcha tout ce qu'il avait ramassé et prêta l'oreille. Le bruit ne se renouvela pas, mais il savait ce que c'était : une pagaie heurtant le plat-bord d'un canot. Il fit quelques pas vers l'abri, puis revint et descendit le sentier jusqu'à ce qu'il puisse voir le lac en direction de la colonie.

La lune venait d'apparaître entre deux nuages, et sa lumière lui permit de distinguer à la surface de l'eau une... non, deux formes sombres se dirigeant vers l'île. Elles étaient encore loin.

La fille leva la tête, étonnée, quand il ouvrit la porte. Il se rendit compte qu'il avait oublié son oreiller. Aussi se protégea-t-il des deux mains.

– Écoute. Ils reviennent.

– Quoi ?

– Ils reviennent. Certains d'entre eux, en tout cas.

– Oh ! mon Dieu. Oh ! mon Dieu...

Elle se cacha sous la couverture et se remit à pleurer.

– Arrête donc ! Ils vont t'entendre !

– Je m'en moque, dit-elle d'une voix étouffée, mais elle se tut.

– Viens. Il faut qu'on parte d'ici.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Comment ça, qu'est-ce que je veux dire ? Tu veux être ici quand ils arriveront ?

Elle réfléchit un instant.

– Ils ne nous feront quand même pas de mal. Ils essaieront de nous surprendre ou je ne sais quoi, c'est tout.

Il n'en revenait pas qu'elle soit si bête.

– Ça ne va pas ? Tu veux qu'ils nous espionnent ?

Elle fit non de la tête, son visage malléable se déformant encore.

– Bon, alors écoute ! Nous allons descendre nous

cacher sur le rivage, et quand ils monteront ici pour nous surprendre, nous leur piquerons leurs canots et nous les planterons là. Ce sera eux, les boucs émissaires. Tu comprends ?

Elle avait l'air de comprendre.

– Comment allons-nous faire ? demanda-t-elle encore en essayant de se lever sans que la couverture s'ouvre.

– Viens et ne fais pas de bruit.

– Faut-il prendre la bougie ?

– Non, dit-il après un instant de réflexion. Ils monteront plus prudemment s'ils voient de la lumière. Cela nous laissera davantage de temps.

Une fois dehors, il oublia de continuer à protéger sa pudeur. Il faisait nuit et ce n'était plus important. C'était les autres, dont il se souciait. Il saisit un coin de la couverture et passa devant la fille. Elle s'y cramponna comme s'il essayait de la lui enlever.

Près du rivage, ils s'enfoncèrent entre les taillis jusqu'à ce qu'ils trouvent une cachette dans un bosquet d'aulnes au bord de l'eau. Ils étaient à une distance respectable de la petite plage. Il se dit que ce serait plus facile de marcher dans l'eau jusqu'aux canots que de revenir à travers les fourrés pour faire le trajet à pied sec. Aussi la fit-il descendre au ras de l'eau.

Les canots approchaient du rivage. Ils ne contenaient que quatre silhouettes. Ce n'était pas bon signe. Ça semblait plus menaçant et avait des allures d'expédition secrète. Il se sentit flancher.

À ses côtés, la fille renifla.

– Tais-toi, chuchota-t-il.

– C'est les moustiques. J'en ai dans la bouche, partout.

– J'ai dit tais-toi.

Il fourragea dans la couverture pour trouver sa main et la broya. Il avait besoin de croire qu'il pouvait faire mal à quelqu'un s'il le fallait.

Les canots accostèrent sans un bruit. Il faisait trop nuit pour voir les visages de leurs occupants, mais ils étaient grands. Ils se concertèrent quelques instants à voix basse, puis deux partirent et disparurent dans le sentier.

Les deux autres restèrent près des canots. L'un alluma une cigarette, l'autre ramassa un caillou qu'il lança dans l'eau pour faire des ricochets. Un petit ploc ! ploc ! ploc ! se fit entendre.

Il attendit mais il ne savait plus ce qu'il attendait. Son beau plan s'effiloçait comme du papier mouillé. La fille et lui ne pourraient jamais s'emparer des canots, avec ces gardiens sur la plage.

Son cerveau semblait s'être arrêté. Il ne savait pas

quoi faire. Il n'avait jamais eu aussi froid de sa vie. Il se demanda ce qu'il allait leur arriver.

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? chuchota la fille.

Son ton n'avait rien de sarcastique. Elle voulait seulement savoir.

– Viens, lui dit-il à l'oreille. Partons. On va descendre dans l'eau.

– Mais je ne sais pas nager, je te l'ai dit.

– Ce ne sera pas nécessaire. Il y a cette branche dont je t'ai parlé. Je vais te pousser.

L'eau était chaude, plus chaude que l'air. Il se sentit mieux. Il avança sans faire d'éclaboussures. Quand il fut à quelques pas, accroupi pour que seule sa tête dépasse, il se retourna pour voir si elle venait.

Elle descendit dans l'eau, toujours enveloppée de sa couverture, puis elle la laissa glisser.

Ils n'eurent pas loin à aller le long du rivage pour cesser de voir les canots. La fille s'accrochait à lui. Il sentait ses doigts crispés s'enfoncer dans son épaule.

Ils trouvèrent la branche juste au moment où la lune se cachait. Il n'y avait plus que la lueur des étoiles pour indiquer la rive opposée, forme noire et massive qui ressemblait à un tas de charbon.

Il remorqua la branche dans l'eau le plus silencieusement possible. Elle s'enfonçait dangereuse-

ment. Il se demanda si elle les porterait. Au-dessus de leurs têtes, le rayon d'une torche tournoya et disparut.

– Viens, maintenant. N'essaie pas de monter dessus. Tiens-la seulement.

Il prit les mains crispées de la fille et les posa sur le bois. Elle faisait trop de bruit, haletant et se débattant pour garder la tête hors de l'eau.

– Détends-toi. Essaie de te laisser aller. Tout ce qui compte, c'est que tu aies la bouche au-dessus de la surface.

– J'ai peur. Tu ferais mieux de partir sans moi.

– Non, dit-il.

Il n'essaya pas de motiver ce non. Il avait peur de la laisser seule, mais surtout, ce serait un échec. Il fallait qu'ils disparaissent tous les deux. Qu'ils disparaissent complètement.

Tout doucement, osant à peine respirer, il avança en poussant la branche devant lui jusqu'à ce que le fond boueux du lac se dérobe sous ses pieds. Bientôt il ne le sentit plus.

*
* *

Margo Cutter, monitrice des grands, revint vers la plage, rapportant le sac de vêtements. Max n'eut